

R. P. PLACIDE TEMPELS

LA PHILOSOPHIE **BANTOUE**

Traduit du Néerlandais

par

A. RUBBENS

PRÉSENCE



AFRICAINNE

Imprimi potest.
fr. GABRIEL FRANCK o. f. m.
min. prov.
MECHLINIAE, 24 JULII 1948

Imprimatur :
MECHLINIAE, DIE 27 JULII 1948
✠ L. SUENENS
vic. gen.

Hache de parade. Manche en bois. Lame en fer forgé.
Hauteur : 0.34.
Baluba. Congo belge.
Collection Charles Ratton-Paris.

R. P. PLACIDE TEMPELS

LA PHILOSOPHIE BANTOUE

Deuxième Edition

PRÉSENCE AFRICAINE

42, Rue Descartes

PARIS-V^e

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y
compris la Russie. Copyright
by Éditions Africaines.

4. L'ontologie des Bantous

a) La notion de l'être (1) :

Tout l'effort des Bantous est orienté vers la puissance vitale. La notion fondamentale de leur conception de l'être est le concept de la force vitale.

L'intelligence humaine tend à trouver le sens de notre être et des choses de l'univers et exprime les notions acquises soit en termes populaires, soit en définitions scientifiques.

La conception des primitifs quant à l'essence des choses, aussi bien que les distinguo les plus poussés des savants professionnels, sont des connaissances intellectuelles qui ne sont pas essentiellement différentes. Toutes deux sont connaissance de l'être ; elles sont métaphysiques.

La métaphysique considérée comme discipline méthodique et la sagesse humaine, que l'on désigne comme « conception du monde », considèrent ou embrassent les réalités qu'on retrouve dans tout être de l'univers.

Pareilles réalités sont notamment l'origine, le devenir, le changement, la croissance, l'anéantissement ou l'achèvement des êtres, la causalité active et passive, et plus particulière-

(1) « La principale valeur de votre livre consiste à mes yeux dans la démonstration que vous faites de la différence qui existe entre les noirs et les blancs, dans la manière de concevoir l'être. Il y a là une belle découverte, fruit de votre patiente et soigneuse analyse, qui mérite tous les éloges et une donnée dont nous devons tenir compte pour mieux entrer dans la pensée des noirs et pour mieux les comprendre. Sur ce point votre thèse me paraît s'imposer d'une façon indiscutable ».

Achille Card. Liénart

« Oui, c'est bien comme cela chez nous » ; et il a un sourire de satisfaction. Ils disent entre eux : « Elle nous connaît ! ».

Mais entre eux cela est tellement ainsi, que tout le monde le sent et qu'on ne doit, pas l'exprimer. Par exemple, disent-ils nous ne dirons jamais « la force de la vie », car pour nous vie et force c'est la même chose. Si on vit, c'est qu'on est fort ; si on est fort, c'est qu'on vit. Si on est moins fort, on ne parle pas de vie. On ne dit pas non plus que la vie « devient plus forte » ; on le sent, on en a l'impression. Et, si les biens extérieurs vous rendent plus fort, on dira qu'on a de la puissance...

Il est évident que la force vitale est la grande chose importante pour les noirs.

N'ont-ils pas aussi une petite idée de l'être, mais comme chose tout à fait supérieure ? Par exemple la réflexion de telle femme devant l'injustice de la part d'un plus fort : « Dieu est ». Elle ne dit pas : « Dieu vit ! ». Dès que les noirs n'arrivent pas à obtenir justice, ils disent : « Dieu est ! ».

Les Bahemas, les Alurs, et les Walendus ont tous la même philosophie que les Bantous. Les formes de religion changent, oui, mais le fond est exactement le même ».

ment la nature de l'être en soi, vecteur essentiel de ces phénomènes ou modes universels.

Par ces réalités tous les êtres ont quelque chose de commun ou d'identique. Les notions et définitions de ces réalités s'appliquent donc à tout être existant. C'est pourquoi cette science ou connaissance est dite métaphysique. C'est la connaissance universelle des êtres, la métaphysique embrasse en effet la totalité du physique, tout ce qui a une existence réelle.

La métaphysique est donc bien la connaissance la plus universelle, non pas en ce sens qu'elle ne s'occupe que d'abstractions ou de spéculations sur l'irréel, mais en ce sens qu'elle embrasse tout être. La métaphysique n'est pas suspendue dans le vide. Son objet est la réalité intense qui existe en nous et autour de nous. Ses notions, ses définitions, ses lois sont formulées d'une façon abstraite et générale comme le sont les notions, définitions et lois de toute science.

La pensée occidentale chrétienne, ayant adopté les formules de la philosophie grecque, et peut-être sous l'influence de celle-ci, définit le plus souvent cette réalité commune à tous les êtres, ou si l'on veut, l'être comme tel : « la réalité qui est », « quelque chose qui existe », « ce qui est ». Sa métaphysique a été basée sur un concept fondamental plutôt statique de l'être.

Ce concept de l'être le plus courant dans notre philosophie occidentale est statique en ce sens que la notion de force n'est pas incluse dans la notion première d'être. En général l'attribut de force apparaît comme un accessoire, un accident de l'être en soi. On appellera l'être le support de la force et des changements.

C'est ici qu'apparaît la différence fondamentale entre la pensée occidentale et celle des Bantous et des primitifs. (Je ne compare que des systèmes ayant inspiré de vastes civilisations).

Dans l'interprétation de la même réalité la pensée primitive reçoit sa nuance propre de l'accent, qu'elle met sur l'aspect dynamique des êtres ; tandis que la pensée scientifique de l'Occident semble mettre l'accent sur l'aspect statique des choses.

Nous, Occidentaux, voyons dans la force un attribut de l'être, et nous avons élaboré une notion de l'être dégagée de la notion de force.

Il semble que les primitifs n'ont pas interprété ainsi la réalité. Leur notion de l'être est essentiellement dynamique. Ils parlent, vivent et agissent comme si, pour eux, la force était un élément nécessaire de l'être. La notion de force est donc liée essentiellement à toute notion d'être.

La force est inséparablement liée à l'être et c'est pourquoi ces deux notions demeurent liées dans leur définition de l'être (1).

Ceci doit être reçu comme base de la philosophie bantoue. C'est un minimum qu'il faut admettre, sous peine de ne pas comprendre les Bantous.

Ainsi les Bantous auraient une notion composée de l'être, que l'on pourrait formuler : l'être est ce qui possède la force.

Cette hypothèse minimale ne me paraît au demeurant pas satisfaisante, ni même absolument exacte. Elle ne rend pas suffisamment compte du caractère propre de la notion d'être du primitif. Je crois serrer de plus près la vérité si je définis la notion d'être du primitif comme : l'être **EST** force.

En effet, la formule européenne « avoir la force », nous la comprenons inconsciemment d'après notre philosophie. Si nous formulons le concept d'être du Bantou comme étant : « la chose qui possède la force », le lecteur en retiendra que la force est considérée comme un attribut de l'être. Or, pour le Bantou, la force n'est pas un accident, c'est même bien plus qu'un accident nécessaire, c'est l'essence même de l'être en soi. Pour lui la force vitale, c'est l'être même tel qu'il est, dans sa totalité réelle, actuellement réalisée et actuellement capable d'une réalisation plus intense.

Cette force se réalisant plus ou moins, l'être même se réalise plus ou moins. Les changements de l'être sont, pour eux, les réalisations variées, les degrés, les croissances ou les intensités ontologiques de l'être lui-même.

Pour éviter toute confusion et afin que le lecteur européen se garde (en traitant de notions bantoues) de considérer la force

(1) Ne pas confondre « force » et « action ».

une nette distinction, et connaissent une différence essentielle entre les divers êtres, mettons entre les diverses forces. Parmi les diverses espèces de forces, ils arrivent tout comme nous à reconnaître l'unité, l'individu, mais bien entendu en tant que force individuelle (1).

C'est pourquoi il me semble qu'il faut écarter également, comme étranger à la philosophie bantoue, le principe double du bien et du mal en tant que force universelle, et également ce qu'on a nommé « essence commune » ou « communauté d'espèce », si l'on prenait ces termes dans leur signification exacte.

Dans les êtres visibles les Bantous distinguent ce qui est perçu par les sens et la « chose en elle-même » ; par la chose en elle-même, ils désignent sa nature intime, propre, l'être même de la chose, ou plus précisément la force par laquelle la chose est ce qu'elle est. Ils s'expriment en langage imagé lorsqu'ils disent : « en chaque chose est une autre chose » ; « dans chaque homme se trouve un petit homme », on se tromperait grossièrement en prenant pour une terminologie rigoureuse à l'europpéenne ces périphrases imagées des Bantous. Leur allégorie fait simplement ressortir qu'il y a lieu de distinguer dans l'être matériel ce qui tombe sous les sens, ou phénomène apparent, de ce qui ne se voit pas, ou nature intrinsèque de l'être.

Lorsque « nos » formules distinguent en l'homme l'âme et le corps, comme on le voit dans certains écrits occidentaux, on est embarrassé d'exprimer où a passé « l'homme » après que ces deux composants se trouvent séparés. Si nous voulions, avec notre mentalité européenne, chercher chez les Bantous des termes équivalents rendant cette façon de parler, nous nous heurterions aux plus graves difficultés. Comment parler en langage indigène de « l'âme de l'homme » ? Sauf sous l'influence européenne, les Bantous ne s'expriment pas de la sorte. Eux distinguent en l'homme le corps, l'ombre, le souffle (signe apparent de la vie...) et l'homme lui-même. Les apparences sensibles sont périssables et ne sont nullement ce que nous entendons par l'âme : ce par quoi nous sommes hommes ; notre moi qui subsiste après la mort, lorsque le corps et l'ombre auront disparu. Ce qui subsiste après la mort n'est pas désigné chez les Bantous par un terme indiquant une fraction de l'homme. J'ai toujours entendu les anciens le nommer « l'homme

(1) Que certains critiques aient pu découvrir dans cette pensée bantoue « le plus pur panthéisme », voilà qui restera une énigme.

même », « lui-même », « aye mwine ». C'est là le « petit homme » qui était caché derrière les apparences perceptibles, c'est le « muntu » qui, à la mort, a quitté les vivants.

Il paraît impropre de traduire cette acceptation de « muntu » par « l'homme ». Le « muntu » vit bien sûr dans un corps visible, mais ce corps n'est pas le « muntu ». Un indigène expliquait à un confrère : « Ce muntu, c'est plutôt ce que vous désignez en français par « la personne » et non ce que vous exprimez par « l'homme ». Muntu inclut une notion d'éminence ou d'excellence dans l'être. Cette acceptation donnerait un sens logique à l'assertion que je recueillis un jour chez un noir, disant « Vidye i muntu mukatampe », « Dieu est un grand ou le grand muntu ». Ceci signifiait donc : Dieu est La personne grande, c'est-à-dire La grande, puissante force vivante.

Les « bi-ntu » sont bien ce que nous appelons « les choses », mais suivant la philosophie bantoue ce sont des êtres « non vivants », des forces moindres, non douées de raison, de personnalité, ou de vie supérieure. Ce n'est pas sans raison, que certains considèrent le préfixe de bi-ntu comme n'étant rien d'autre que la particule de la négation.

b) Toute force peut se renforcer ou s'affaiblir. C'est-à-dire tout être peut devenir plus fort ou plus faible.

Nous dirons de l'homme qu'il grandit, qu'il se développe, qu'il acquiert des connaissances, qu'il exerce son intelligence et sa volonté et qu'en ce faisant il les accroît. Par ces acquisitions, par ce développement, nous ne considérons pas qu'il sera devenu plus homme, en ce sens du moins que sa **nature** humaine est restée ce qu'elle était. On a la nature humaine ou on ne l'a pas. On ne l'augmente pas et on ne la diminue pas. Le développement s'opère dans les qualités et dans les facultés de l'homme.

L'ontologie bantoue, ou plus exactement leur théorie des forces, s'oppose par ses nuances propres à pareille conception statique. Lorsque les Bantous disent : « je deviens fort », ils pensent tout autre chose que lorsque nous disions que nos forces s'accroissent. Rappelons encore que pour le noir l'être est la force et la force l'être. Lorsqu'il dit qu'une force augmente, ou qu'un être est renforcé, il faudrait exprimer cela en notre langue et suivant notre mentalité par : « cet être s'est accru

chique des êtres. Nous reconnaissons encore une autre causalité conditionnant l'être même, la cause de l'existence de l'être en tant qu'être ; c'est la causalité métaphysique qui relie la créature au Créateur. Le rapport de Créateur à créature est une constante, je veux dire que la créature est de par sa nature, dépendante d'une façon permanente de son Créateur quant à son existence et quant à sa subsistance. Nous ne concevons par une pareille relation entre créatures. Les êtres créés sont désignés en philosophie scholastique comme substances, c'est-à-dire des êtres qui existent sinon par eux-mêmes, du moins en eux-mêmes, *in se, non in alio*. L'enfant est dès sa naissance, un être nouveau, un être humain complet. Il a la plénitude de la nature humaine, et son existence en tant qu'homme est indépendante de celle de ses géniteurs. La nature humaine de l'enfant ne demeure pas d'une façon permanente en relation causale avec celle de ses parents.

Cette conception d'êtres distincts, de substances (pour reprendre le terme scholastique), se trouvant côte à côte, totalement indépendants les uns des autres, est étrangère à la pensée bantoue. Pour elle les créatures gardent entre elles un lien, un rapport ontologique intime, comparable au lien de causalité qui relie la créature au Créateur. Pour le Bantou, il existe une interaction d'être à être, c'est-à-dire de force à force ; c'est par delà l'interaction mécanique, chimique ou psychologique qu'ils voient un rapport de forces que nous devrions nommer « ontologique ». Dans la **force créée** (l'être contingent) le Bantou voit une action causale émanant de la nature même de cette force créée et influençant les autres forces.

Une force renforcera ou déforcera une autre force. Cette causalité n'est nullement surnaturelle, en ce sens, qu'elle dépasserait l'attribut propre de la nature créée ; c'est au contraire une action causale métaphysique qui découle de la nature même de la créature. La connaissance générale de ces influences demeure dans le domaine des connaissances naturelles et constitue proprement la **philosophie**. L'observation de l'action de ces forces dans ses applications spécifiques en concrètes constituerait la **science naturelle bantoue**.

On a désigné cette interaction des êtres par le vocable « magie ». Si on prétend le conserver, il y aurait lieu d'en modifier le sens et de l'entendre en conformité avec ce qu'y met la pensée bantoue. Dans ce que les Européens nomment « la

magie des primitifs » il n'y a aux yeux du primitif aucune action de forces surnaturelles, indéterminables, mais simplement interaction des forces naturelles, telles qu'elles furent créées par Dieu, et telles qu'elles furent mises par Lui à la disposition des hommes.

Dans leurs études sur la magie, les auteurs distinguent « la magie de similitude, de sympathie, la magie par contact, la magie du désir exprimé... etc. ». Cependant la ressemblance, le contact ou l'expression du désir ne relèvent point de l'essence de ce que l'on a désigné par « magie », notamment : l'interaction des créatures. Le seul fait qu'on ait eu recours à des dénominations différentes pour distinguer les « espèces » de magie prouve que l'on a renoncé à pénétrer la nature profonde de cette « magie » pour ne s'attacher qu'à une classification reposant sur ses caractères secondaires.

L'enfant, même adulte, demeurera toujours pour les Bantous, un homme, une force, une dépendance causale, une subordination ontologique des forces que sont ses père et mère. La force aînée domine toujours la force puînée, elle continue à exercer son influence vitale sur elle. Voilà un premier exemple de la conception bantoue, suivant laquelle, les êtres-forces de l'univers ne constituent pas une multitude de forces indépendantes juxtaposées. D'être à être, toutes les créatures se trouvent en rapport suivant des lois et une hiérarchie que je m'applique à décrire plus loin. Rien ne se meut dans cet univers de forces sans influencer d'autres forces par son mouvement. Le monde des forces se tient comme une toile d'araignée dont on ne peut faire vibrer un seul fil sans ébranler toutes les mailles.

On a soutenu que les « êtres » n'acquièrent la « force » d'agir sur d'autres êtres ou forces, que par l'intervention des esprits et des mânes. Cette allégation émane des observateurs européens, elle n'existe pas dans la pensée des noirs. Les « défunts » interviennent éventuellement pour **faire connaître** aux vivants la nature et la qualité de certaines forces, mais par là ils ne les **changent** pas intrinsèquement. Les noirs disent expressément que les créatures sont des forces, créées par Dieu en tant que forces, et que l'intervention des esprits et des mânes n'y change rien... que ce sont là des idées de blancs.

d) La hiérarchie des forces. — La primogéniture.

De même qu'il y a des castes aux Indes, de même que les Israélites distinguaient le « pur » de l'« impur », de même en ontologie bantoue les êtres sont répartis par espèces et classes suivant leur puissance (*levenskracht*) ou leur préséance vitales (*levensrang*). Par-dessus toute force est Dieu, Esprit et Créateur, le *mwine bukomo bwandi*. Celui qui a la force, la puissance par lui-même. Il donne l'existence, la subsistance et l'accroissement aux autres forces. Vis-à-vis des autres forces, il est « Celui qui accroît la force » (néerlandais : « *versterker* »). Après lui viennent les premiers pères des hommes, les fondateurs des divers clans. Ces archipatriarches, les premiers à qui Dieu communiqua sa force vitale, ainsi que le pouvoir d'exercer sur toute leur descendance leur influence d'énergie vitale, constituent le chaînon le plus élevé reliant les humains à Dieu. Ils occupent dans la conception nègre un rang si élevé qu'ils ne sont plus considérés comme de simples humains trépassés. Ils ne sont plus désignés parmi les mânes, et chez les *baluba*, ils sont désignés comme *ba-vidye*, êtres spiritualisés, êtres appartenant à une hiérarchie supérieure, participant dans une certaine mesure, directement à la Force divine (1).

Après ces premiers parents, viennent les défunts de la tribu suivant leur degré de primogéniture ; ils forment la lignée par les chaînons de laquelle les forces aînées exercent leur influence vitale sur la génération vivante. Les vivants sur terre viennent en effet après les défunts. Ces vivants sont à leur tour hiérarchisés, non simplement suivant un statut juridique, mais d'après leur être même, selon la primogéniture et le degré organique de la vie, c'est-à-dire selon la puissance vitale.

Mais l'homme n'est pas suspendu dans le vide ; il habite ses terres, il s'y trouve comme force souveraine vitale, régnant sur

(1) Le langage des Bantous pourrait faire croire qu'ils identifient les fondateurs de clan avec Dieu lui-même. Il arrive qu'ils appellent ceux-ci du même nom que Dieu.

Cependant il n'y a là aucune identification, mais une simple comparaison. C'est une pratique analogue à celle qui veut que le délégué du chef soit traité comme le chef lui-même, puisqu'il est l'apparition sensible de ce dernier, et que sa parole n'est que celle de celui qui l'a envoyé.

Tant de fois nous entendons des indigènes s'adresser ainsi à un bienfaiteur : « Tu es mon père et ma mère, tu es mon chef suprême, tu es mon Dieu ».

Souvent les noirs m'appelaient « *Syakapanga* » (Créateur). Ils exprimaient ainsi leur conviction, que j'étais pour eux son porte-parole, son messager.

le sol et sur tout ce qui y vit : homme, animal ou plante. L'aîné d'un groupement ou d'un clan est, pour les Bantous, de par la loi divine, le chaînon de renforcement de vie reliant les ancêtres à leur descendance. C'est lui qui « renforce » la vie de ses gens, et de toutes les forces inférieures, forces animales, végétales ou inorganiques, qui existent, croissent ou vivent sur son fond pour le bénéfice de ses gens. Le vrai chef est donc, suivant la conception originelle et suivant l'organisation politique des peuples claniques, le père, le maître, le roi ; il est la source de la vie intense ; il est comme Dieu lui-même. Ceci explique ce que les noirs voulaient dire en protestant contre la nomination d'un chef, à l'intervention de l'administration, lorsque celui-ci ne pouvait, suivant son rang et sa puissance de vie, être ce chaînon reliant les trépassés aux vivants. « Il n'est pas possible qu'un tel soit chef. Cela ne se peut. Plus rien ne poussera sur notre sol, les femmes n'enfanteront plus et tout sera frappé de stérilité ». Pareilles considérations et un tel désespoir sont parfaitement incompréhensibles et mystérieux, aussi longtemps que nous n'avons pas pénétré leur conception de l'existence et leur interprétation de l'univers. Mais à l'épreuve de la théorie des forces, ce point de vue bantou paraît logique et clair.

Après la classe des forces humaines viennent les autres forces, celles des animaux, celle des végétaux et celle des minéraux. Mais au sein de chacune de ces classes se retrouve une hiérarchie suivant la puissance vitale, le rang ou la primogéniture.

De là découle que l'on peut retrouver une analogie entre un groupe humain et un groupe inférieur, (dans la classe animale par exemple), analogie fondée sur la place relative occupée par chacun de ces groupes par rapport à sa classe propre. Telle serait une analogie fondée sur la primogéniture, ou sur un rang déterminé de subordination. Un groupement humain et une espèce animale peuvent occuper dans leur classe respective un rang relativement égal ou relativement différent. Leurs rangs vitaux peuvent être parallèles ou dissemblables. Celui qui est le chef dans l'ordre des humains « montre » son rang supérieur par l'emploi d'une peau d'animal royal. Le respect de ce rang de vie, le souci de ne pas se placer plus haut qu'on n'est ou de se tenir à sa place, la nécessité de ne pas se poser en égal vis-à-vis de forces relativement supérieures, tout cela pourrait fournir la clé du problème tant disputé du « tabou » et du « totem ».

e) La création est centrée sur l'homme. — La génération humaine vivante, terrestre, est le centre de toute l'humanité, y compris le monde des défunts.

Les Juifs n'avaient pas de notion précise de l'au-delà non plus que de la compensation des mérites terrestres dans la vie future. Ils ne connurent l'idée de béatitude que peu de temps avant l'avènement du Christ. Le « shéol » était plutôt un lieu de désolation et le séjour y paraissait morose et, certes, peu enviable pour ceux qui avaient le bonheur de vivre encore sur terre.

Ainsi le langage courant des Bantous peut présenter les trépassés comme des êtres diminués, vivant d'une vie réduite. Les noirs ont cependant des idées plus philosophiques, quand ils veulent exprimer les réalités profondes. Ils disent que les aînés, les pères, conservent dans l'au-delà leur force vitale, leur rang vital supérieur ainsi que leur influence paternelle. Ils croient que les défunts, en général, ont acquis une connaissance plus profonde des forces vitales ou naturelles. Ainsi leur diminution ontologique semble moins grande que nous le font supposer les expressions courantes.

Ce que les défunts ont pu acquérir en fait de connaissances approfondies des forces vitales et naturelles, ne peut leur servir qu'à renforcer la vie de l'homme vivant sur la terre. Il en va de même de leur force supérieure due à l'ainesse qui ne peut s'appliquer qu'à raffermir la vie de leur progéniture demeurée vivante. Le défunt qui ne peut plus entrer en relation avec les vivants sur terre est « parfaitement mort », disent les noirs. Ils signifient par là que cette force vitale humaine, déjà réduite par le décès, touche le fond de sa diminution d'énergie, qui chôme complètement à défaut de pouvoir exercer son influence vitale sur les vivants. Ceci est considéré comme la pire des calamités pour le défunt lui-même. Les mânes cherchent à entrer en contact avec les vivants et à survivre en poursuivant leur action vitale sur la Terre.

D'autre part les forces inférieures (animaux, plantes, minéraux), n'existent, par la volonté de Dieu, que dans le but d'augmenter la force vitale des hommes durant leur vie terrestre. Les forces supérieures et les forces inférieures sont donc considérées par les Bantous dans leur rapport avec les forces des hommes en vie. C'est pourquoi j'ai préféré qualifier les influences de créature à créature, des causalités de vie plutôt que des causalités d'être, ou de force comme nous les avons désignées

CHAPITRE III

LA SAGESSE ET LA CRITERIOLOGIE DES BANTOUS

1. Qu'est-ce que la sagesse du Bantou ?

Sa sagesse, c'est la vue pénétrante de la nature des êtres, des forces ; la vraie sagesse est la connaissance ontologique. Le Sage par excellence, est donc Dieu, qui connaît tous les êtres, qui pénètre la nature et la qualité de leur énergie.

Il est la Force, qui possède l'énergie de soi-même et qui est le créateur de toutes les autres forces. Il connaît toutes les forces, il sait leur hiérarchie, leur dépendance, leur potentiel et leur activité réciproque. Il connaît, par conséquent, la cause de tout événement. **Vidye uyukile**. Dieu le sait ; telle est l'ultime référence des baluba en face de tout problème insoluble, devant tout malheur inéluctable et chaque fois que la sagesse humaine est prise à court de raisons.

En justice, lorsque toutes les présomptions humaines concourent pour accabler un innocent démuné de preuves, celui-ci protestera : **Vidye uyukile !** Dieu le sait ; Dieu qui connaît tout événement et l'homme même dans l'intimité de l'être, sait mon innocence.

Lorsque les **manga**, les fortifiants magiques de l'être échouent, le faiseur de remède dira : **Vidye wakoma**. Dieu est fort. Ce qui signifie : il est plus puissant que mes remèdes. Mais ceux par-

mi les païens qui, tout en admettant en principe l'interaction des êtres, ne croient pas à l'efficacité des remèdes proposés, diront en se résignant devant un malheur dont la cause leur échappe : *Vidye uyukile !* « Dieu sait (et Il permet) ».

Rien ne se fait en effet sans la permission du Plus Fort. La sentence : « Il sait » signifie certes : « Il connaît l'événement » mais bien plus encore : « Il a ses raisons ».

Dieu connaît, il donne à l'homme la « puissance » de connaître, comme Il lui donne la puissance de vouloir, de vivre. Rappelons que tout être est force, que chacune de ses facultés est une force. Il existe donc la force de savoir, comme il existe la force de vouloir. Ainsi les hommes ont la puissance de savoir. Ce sont avant tout les ancêtres, les *ba-vidye*, et parmi eux les aînés, morts ou vivants, qui savent. « Ce sont eux qui ont « commencé » les choses ».

La vraie connaissance, la sagesse humaine sera donc également métaphysique ; ce sera l'intelligence des forces, de leur hiérarchie, de leur cohésion, de leur croissance et de leur interaction.

J'ai énoncé la primauté des ancêtres, des aînés. En effet, tout comme la force vitale humaine (son être) n'existe pas par elle-même, mais se trouve et demeure essentiellement dépendante de ses aînés, ainsi la puissance du savoir est, comme l'être lui-même, essentiellement dépendante de la sagesse des aînés.

Combien de fois dans un village, lorsqu'on veut interroger les noirs au sujet d'un événement, d'un procès, d'une coutume, même d'un détail géographique ou géologique, ne s'attire-t-on pas la réponse : « nous les jeunes, nous ne savons pas ; ceux qui savent, ce sont les vieux ». Or, cela se passe même lorsqu'il s'agit de choses, que selon nous, ils savent pertinemment. Cependant, dans leur idée, ils ne savent pas, parce qu'ils sont jeunes, parce qu'ils ne savent pas d'eux-mêmes ou par eux-mêmes. Ontologiquement et juridiquement les anciens qui ont l'ascendant sur eux, sont les seuls à savoir pleinement, en dernière instance ; leur sagesse dépasse celle des autres hommes. C'est en ce sens que les vieux disent : « Les jeunes ne peuvent pas savoir sans les anciens ». « Si ce n'étaient les anciens, disent encore les noirs, si les jeunes étaient laissés à eux-mêmes, le village tournerait à rien, les jeunes ne sauraient plus comment vivre, ils n'auraient plus d'usages, ni de lois, ni de sagesse. Ils divagueraient jusqu'à se perdre ».

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I

A LA TRACE D'UNE PHILOSOPHIE BANTOUE

1. — La vie et la mort conditionnent le comportement humain 13 2. — Tout comportement humain repose sur un système de principes 14 3. — Il y a lieu de rechercher l'instrument intellectuel, les concepts et les principes fondamentaux philosophiques des Bantous 16	4. — La faille séparant blancs et noirs subsistera et s'élargira aussi longtemps que nous ne les rencontrons pas dans les aspirations saines de leur ontologie 18 5. — Ces notions fondamentales et ces principes premiers relèvent-ils réellement de la philosophie ? 21 6. — Peut-on parler de philosophie bantoue ? 23
--	--

CHAPITRE II

L'ONTOLOGIE DES BANTOUS

1. — La terminologie usitée 27 2. — La méthode 28 3. — La conception de la vie chez les Bantous. — Elle est centrée sur une seule valeur : la force vitale 30 4. — L'ontologie des Bantous .. 33 a) La notion de l'être 33 b) Toute force peut se renforcer ou s'affaiblir. C'est-à-dire tout être peut devenir plus fort ou plus faible 38	c) L'interaction des forces. Un être influence l'autre. 39 d) La hiérarchie des forces. La primogéniture 42 e) La création est centrée sur l'homme. La génération humaine vivante, terrestre, est le centre de toute l'humanité, y compris le monde des défunts 44 f) Les lois générales de la causalité vitale 45
---	---

CHAPITRE III

LA SAGESSE ET LA CRITERIOLOGIE DES BANTOUS

1. — Qu'est-ce que la sagesse du Bantou ? 49 2. — La métaphysique ou science des forces est à la portée de tout Bantou 51 3. — La philosophie bantoue se fonde sur l'évidence interne et externe 52 4. — Les Bantous distinguent les connaissances philosophiques des sciences naturelles 53 5. — Le départ entre le domaine de la connaissance certaine	et celui de la science approximative chez les Bantous... 57 6. — La sagesse bantoue est-elle naturelle, préternaturelle ou surnaturelle ? 58 7. — Y a-t-il chez les Bantous une connaissance qui ne soit pas magique, c'est-à-dire qui ne soit pas connaissance de forces ? Leur sagesse est-elle critique ? 60 8. — Les Bantous sont-ils étrangers à toute science expérimentale ? 62
--	--

CHAPITRE IV

LA « THEORIE DU MUNTU » OU LA PSYCHOLOGIE BANTOUE

Note préliminaire 65 1. — Le « Muntu » ou la personne 66 a) Le muntu est une force vive, une force personnelle 66 b) L'accroissement et la diminution du muntu 68 c) Le muntu est une cause	active, il exerce une influence vitale 70 2. — Le nom ou l'individu 71 a) L'individu est impénétrable pour son semblable.... 71 b) Les critères généraux définissant l'individu 72
--	--

CHAPITRE V

ETHIQUE BANTOUE

1. — Les normes du bien et du mal, ou l'éthique objective.	77	gesse fondamentale et à sa philosophie	82
a) Les Bantous ont-ils la notion du bien et du mal ?	78	2. — L'homme bon ou mauvais. L'éthique subjective	83
b) La base de la conscience du bien et du mal se rattache à la philosophie des Bantous	80	a) L'homme pervers, ou l'anéantisseur (muloji, mfwi-si, ndoki)	84
c) Le droit positif des Bantous cadre avec leur morale ontologique	81	b) La mauvaise volonté excitée ou provoquée	85
d) La ténacité du muntu dans la défense de son droit et la conséquence de son attachement à la sa-		c) La mauvaise influence vitale inconsciente	87
		d) Que sont, au sens bantou, la conscience, l'obligation, la faute et la responsabilité	89

CHAPITRE VI

LA RESTAURATION DE LA VIE

Les notions de sanction, de réparation, de punition, d'amende et la purification ontologique	93	a) Les torts envers les forces vitales supérieures ..	99
1. — En quoi consistent principalement le mal et l'injustice ?	95	b) Le mal fait aux inférieurs	101
2. — Quel mal postule réparation ?	96	c) Les fautes commises à l'égard des égaux	102
3. — Comment le mal et l'injustice sont-ils redressés ?	99	d) La restauration vitale parmi les vivants de même statut juridique	106
		Conclusions	108

CHAPITRE VII

LA PHILOSOPHIE BANTOUE ET NOTRE MISSION CIVILISATRICE

1. — Le non-civilisé... et nous. — Amende honorable	109	l'éducateur en face de la philosophie des Bantous ?	113
2. — Une fâcheuse impression pour les éducateurs	110	6. — Peut-on découvrir dans la sagesse bantoue une base saine et solide pour une civilisation bantoue ?	114
3. — La présence d'une philosophie bantoue peut ouvrir des horizons prometteurs aux éducateurs	111	7. — Faut-il déclarer la faillite du Christianisme comme moyen de civilisation des Bantous ?	119
4. — Quel doit être le point de vue de l'éducateur en face de la philosophie en général ?....	112	8. — Une dernière objection : l'idéal des Bantous de la force vitale matériel	121
5. — Quelle attitude doit prendre			

